

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 7 (1919)
Heft: 30

Artikel: Le rôle de l'imitation chez les mystiques
Autor: Dombre, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE ROLE DE L'IMITATION CHEZ LES MYSTIQUES

« Je me souviens, dit saint François de Sales dans l'un de ses *Entretiens spirituels*, d'avoir parlé à deux personnes religieuses, de deux ordres bien réformés, l'une desquelles à force de lire les livres de la bienheureuse Thérèse, apprit si bien à parler comme elle qu'elle semblait être une petite mère Thérèse ; et elle le croyait, s'imaginant tellement tout ce que la mère Thérèse avait fait pendant sa vie, qu'elle croyait en faire tout de même, jusques à avoir des bandemments d'esprit et des suspensions de puissances tout ainsi comme elle lisait que la sainte avait eus, si qu'elle en parlait fort bien. Il y en a d'autres qui à force de penser à la vie de sainte Catherine de Sienne ou de Gênes, pensent aussi estre par imitation des saintes Catherine. »

Là où le pieux évêque de Genève, avec sa perspicacité habituelle et son zèle pour les âmes, apercevait un danger et le signalait aussitôt à ses auditrices de la Visitation, nous voyons seulement aujourd'hui, du point de vue plus objectif qui est le nôtre, un mécanisme normal et même, en un certain sens, inévitable de l'âme mystique. Aucun auteur — du moins à notre connaissance — ne s'étant encore proposé l'étude de ce fait, il nous a paru intéressant, bien que nous ne puissions le faire qu'assez hâtivement et avec des moyens

de fortune, d'explorer le *no man's land* qui s'ouvre ainsi devant nous.

* * *

A dire vrai, pour vivre le rêve intérieur des paradis mystiques, la première des conditions requises est un certain tempérament. Tous ne sont pas appelés.

« Il faut, écrit Tauler, avant toutes choses, que chacun examine sa vocation et considère sérieusement quelles pratiques et quelles occupations font naître en lui un plus fervent amour de la Divinité, en l'unissant à Dieu de plus près et avec plus de force, afin d'embrasser ces exercices préférablement à tous les autres. S'ils consistent seulement dans l'action, dans des idées et des images qu'il forme en son esprit, il doit savoir que ce n'est pas le moyen le plus propre pour arriver à cet état sublime qui est au-dessus des fantômes et des images, à ce repos tranquille, à cette union secrète où Dieu promet d'élever ses élus et de leur parler au cœur... Ce second état est beaucoup plus excellent que le premier, mais si l'on se sent trop faible pour y parvenir, il faut s'appliquer à l'autre avec une intention pure et sincère. »(1)

C'est aussi l'avis de Thérèse qui rappelle souvent à ses filles que

« Dieu ne nous conduit pas tous par le même chemin... Certaines personnes, en effet, ne sont capables que de prier vocalement, cela fixe un peu leur attention. D'autres ont l'esprit si léger qu'elles ne peuvent se fixer à un sujet, et elles sont si inquiètes que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes. »(2)

Et voici la règle générale que pose la sainte : vous devez toutes vous appliquer à l'oraison, mais vous n'y recevrez pas toutes les mêmes faveurs.

Ce tempérament que les mystiques définissent ainsi d'une manière négative, et, il faut bien l'avouer, puisqu'ils s'en tiennent à son côté psychique, incomplète, les modernes l'ont rapproché, jusqu'à le confondre avec elle, de l'hystérie. C'est l'avis de Charcot, de Janet qui nomme Thérèse

(1) TAULER, *les Institutions*, xxx.

(2) THÉRÈSE, *Chemin de la Perfection*, xix.

« la grande patronne des hystériques », de Leuba, quoique avec une certaine réserve — et, bien entendu, sans réserve aucune, de tous les tenants du matérialisme médical. Les psychologues proprement dits, s'ils se gardent d'une telle précision, donnent à entendre, lorsqu'ils parlent chez les mystiques de « troubles nerveux » et d'« instabilité mentale », qu'ils adoptent une vue analogue. Quoiqu'il en soit, la conclusion — et cela seul nous importe — reste partout la même : n'est pas mystique qui veut.

Mais supposons remplie cette condition du tempérament. Supposons même chez notre nerveux, chez notre demi-déséquilibré, une longue éducation catholique. Bien qu'on ne puisse émettre une telle hypothèse sans approcher par là même le brandon du tas de paille (les dogmes de l'Eglise sont en effet, pour la plus grande part, l'œuvre des mystiques eux-mêmes), l'incendie n'éclatera pas forcément. Tous les hystériques qui vont à la messe ne deviennent pas des sainte Thérèse ou des saint François, pas même des Louise Lateau ou des Bernadette. Qu'est-ce à dire, sinon que le tempérament ne sert de rien, qu'il peut même conduire à tout autre chose qu'aux états mystiques, si aucune initiation ne vient réaliser les virtualités qu'il renferme. Théoriquement notre thèse pourrait donc se justifier. Mais nous préférions rester sur le terrain des faits, où elle trouve sa plus solide confirmation.

C'est en effet par un procédé purement artificiel que nous avons placé le tempérament avant l'initiation. En réalité celle-ci lui est antérieure, pour autant que la société est antérieure à l'individu. Elle s'offre tout entière, cette initiation, et à tout moment au futur mystique ; de bonne heure elle le façonne par les émotions qu'elle lui fait éprouver ; lorsqu'il l'accueille (et c'est habituellement en une période de crise physique, quand apparaît la puberté chez les deux sexes, ou, chez la femme, lors du retour d'âge) elle préside à la création des nouvelles valeurs qui s'élaborent en lui ; s'il est décidément rebelle, elle connaît les moyens empiriques, les « trucs » (jeûnes, macérations, etc.) qui,

physiologiquement, le juguleront et elle les lui propose avec empressement. Elle fraie le chemin devant lui ; elle lui trace le contour d'expériences qu'il aura l'illusion, plus tard, de croire spontanées ; elle est, en définitive, le mysticisme lui-même, le mysticisme tel que l'ont fait, sans doute, les mystiques et que d'autres mystiques enrichissent chemin faisant — mais en tout premier lieu, du point de vue qui nous intéresse, le mysticisme *qui fait les mystiques*.

Le livre est l'habituel instrument de cette initiation. On sait l'influence qu'exerça sur Thérèse le *Tercero Abecedario* du Père François de Ozuna. Ce livre, à l'en croire elle-même, lui « apprit à faire oraison »(1). Il semble bien que parmi les causes déterminantes de l'explosion de 1553 on puisse mettre au premier rang une lecture des *Confessions* de saint Augustin. Longtemps avant cette date et longtemps après, la sainte, de son propre aveu, « lut beaucoup de livres spirituels... dans l'espoir qu'ils l'aideraient à s'expliquer sur son oraison »(2). Elle nous en signale deux qui l'ont frappée plus particulièrement : *l'Art de servir Dieu* et le *Chemin de la montagne* : traités quasi-anonymes, qui dès leur apparition devaient circuler, comme tous les ouvrages de ce genre, d'un couvent à l'autre ou dans l'intérieur d'un même couvent. Saint François de Sales avait trop d'attaches en Italie pour ignorer quoi que ce fût d'Angèle de Foligno, des deux Catherine, etc. Il les cite à tout propos et avec elles Diégo de Stella, Luis de Grenade, mais surtout « la mère Thérèse » dont les œuvres, parues en 1588, venaient tout juste d'être traduites en français par M. de Brétigny (1601). A l'attrait de la nouveauté, l'ouvrage ajoutait celui, fort grand pour l'époque, d'arriver en droite ligne d'Espagne. Aussi, écrivant quatre ans plus tard à M^{me} de Chantal pour lui fixer un règlement de vie, François de Sales ne manque-t-il pas de lui en recommander la lecture. Et M^{me} de

(1) THÉRÈSE, *Vie* IV.

(2) *Ibid.*, XII.

Chantal la lit, et, toujours sur le conseil du saint évêque, beaucoup d'autres avec : les *Exercices spirituels* de Tauler, les *Méditations* de saint Bonaventure, et le Père Luis de Grenade, et Gerson (*l'Imitation*) et cette extraordinaire *Vie de Jésus* par Ludolphe le Chartreux qui moins d'un siècle auparavant, dans une chambre du château de Loyola, avait bouleversé toute l'existence d'un jeune chevalier. — M^{me} Guyon lit sainte Thérèse et sainte Chantal. Plus on se rapproche des contemporains et plus les exemples deviennent abondants. Parmi les écrivains dont la puissance évocatrice sur les âmes est la plus remarquable, sainte Thérèse, il va sans dire, occupe le premier rang. On a dit de la science qu'elle était une langue bien faite. Pourquoi en irait-il autrement de la science des touches divines ? Or le mérite de la sainte espagnole reste indéniablement d'avoir codifié la langue mystique, de lui avoir procuré une rigueur, une précision qu'elle n'avait jamais connue jusque-là et d'en avoir fait ainsi, pour la transmission des réalités qu'elle recouvre, un merveilleux instrument.

Sans doute cette influence du livre se manifeste surtout dans la période postérieure et, l'on pourrait presque dire, moderne du mysticisme. Mais on la trouve cependant à ses débuts. Sans parler des écrits du Pseudo-Denys qui, eux, n'ont guère franchi l'enceinte de l'école où ils ont inspiré un mysticisme purement spéculatif, il est tel ouvrage populaire dont le rôle, dans la diffusion du mysticisme, ne peut être sérieusement méconnu. Ainsi l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou encore la traduction en langue vulgaire, sous le titre de « *Fioreschi* », des *Actus beati Francisci et sociorum ejus* (vers 1350). Mais ici, la plupart du temps, le livre ne fait qu'exprimer ou mieux encore concrétiser la tradition. Nul n'ignore la place que tenait celle-ci à une époque où les livres étaient rares, la foi pleine d'enthousiasme et la crédulité sans limites. Le *poverello* d'Assise n'était pas mort que sa légende courait déjà de bouche en bouche. Ceux de son ordre la répandaient au loin. Que pouvaient raconter les petits frè-

res, tandis qu'ils parcouraient deux à deux l'Italie, la Provence, l'Espagne, sinon et en tout premier lieu, les merveilles dont ils avaient été les témoins ? Mais c'est encore en Ombrie, dans ces humbles vallées où s'était épanchée cette prodigieuse source spirituelle, que les suggestions les plus profondes agissaient. Les moindres solitudes qu'avait traversées la robe brune du saint devenaient des pèlerinages ; la Portioncule, l'Alverne, des sanctuaires. Etonnons-nous après cela qu'une vague de mysticisme ait déferlé sur tout le moyen âge italien !

* * *

L'imitation, chez les mystiques, se manifeste de bien des manières. Laissons de côté tout ce qui touche à la doctrine. Les idées mystiques, comme toutes les idées, tombent assez vite dans le domaine public. Elles deviennent alors une simple valeur d'échange. On ne les imite pas, on se les approprie. Sans doute est-ce en vertu d'une correspondance intérieure. Mais si cette correspondance présente quelque intérêt pour le psychologue, on n'en peut dire autant de l'acte quasi-matériel par lequel la pensée d'un mystique se déverse et se fige dans le moule d'une pensée préexistante.

Nous ne dirons rien non plus des ressemblances innombrables que présentent entre elles — non pas les vies, mais, (il y a une nuance) les biographies de tous les mystiques : miracles, guérisons, phénomènes de lévitation, lecture des cœurs, calomnies déjouées, exaucement instantané de prières. Si l'on peut encore parler ici d'imitation, elle ne doit pas tant être mise à la charge de nos héros eux-mêmes que de tous ceux qui les entourent et qui contribuent, sans même attendre leur mort, à échafauder leur légende.

Les cas d'imitation proprement dits, les seuls dont nous voulions parler, peuvent se répartir sous quatre chefs principaux. Les voici, brièvement indiqués. Nous irons, dans cette énumération, de l'extérieur à l'intérieur, du plus conscient au moins conscient, du volontaire à l'instinctif. Afin

de ne pas encombrer inutilement notre route, nous nous bornerons, pour chaque catégorie, à un seul exemple.

1^o Répétition d'actes matériels.

Sans doute ceci n'est pas particulier aux mystiques. Mais oui bien si l'on précise les actes dont il s'agit. Tous ces actes reposent sur une même donnée : la nécessité de souffrir. Ils poursuivent tous un même but : l'accroissement de la spiritualité, le don toujours plus absolu de la personne humaine à l'Amour infini. Nous choisirons, parmi les nombreux actes de ce genre, celui qui consiste à écrire sur sa poitrine, avec un stylet de fer, le nom de Jésus.

Suzo est ici chef de file :

« Vers ce même temps, le cœur du serviteur fut enflammé d'un ardent amour de Dieu. Un jour qu'il éprouvait ces transports, étant fortement excité par l'amour, il se rendit dans sa cellule, dans un endroit retiré, et s'étant livré à une aimable contemplation il s'écria : « Oh ! mon doux Seigneur, si je pouvais seulement trouver une marque qui fût un signe éternel de l'amour qui existe entre vous et moi, un document qui prouve que vous êtes l'éternel amour de mon cœur, et que moi je le suis du vôtre, un document que rien ne puisse jamais faire disparaître ! » Plein d'une ardente ferveur, il releva son scapulaire, découvrit sa poitrine, prit un stylet et regardant son cœur il dit : « Oh ! Dieu tout puissant, donnez-moi la force et la puissance d'accomplir mon désir, car il faut qu'aujourd'hui vous soyez gravé au fond de mon cœur. » Puis il commença à trancher dans sa chair vive avec le stylet, dans la région qui se trouve au-dessus du cœur. Il tailla de ci, de là, de haut en bas, jusqu'à ce qu'il eût complètement gravé le nom de Jésus (IHS) sur son cœur. Le sang coula de sa chair déchirée par ces cruelles blessures, dans son sein et se répandit le long de son corps. Il le considérait avec bonheur, car l'amour qu'il éprouvait alors était si ardent, qu'il ne ressentait pas de douleur. Après avoir fait cela, il sortit de sa chambre, et alla tout sanglant dans la chaire, sous le crucifix, s'agenouilla et dit : « Oh ! mon Seigneur, l'unique amour de mon âme ! Voyez le grand désir de mon cœur ! Je ne puis vraiment pas vous imprimer d'une façon plus complète en moi ! Oh ! mon Seigneur, je vous en prie, parfaitez en moi ce que je ne puis faire, imprimez-vous plus profondément dans mon cœur, écrivez en moi votre saint nom de façon que jamais vous n'abandonniez mon âme. » (1)

(1) SUZO, *Oeuvres mystiques, L'Exemplaire*, V (On sait que Suzo se désigne lui-même sous cette appellation : le Serviteur).

M^{me} de Chantal connut-elle cette résolution héroïque du vieux moine allemand? C'est infiniment probable. Toujours est-il que deux siècles et demi plus tard, voulant affirmer elle aussi son attachement à l'époux céleste, elle n'hésite pas à en faire autant. François de Sales, toujours si modéré, si humain, la désapprouve. Plus tard, quand la Visitation sera fondée, il emploiera même tout son pouvoir à éviter qu'une telle pratique ne s'y généralise. Preuve en soit l'entretien que nous rapporte la mère de Ballon dans ses Mémoires :

« J'avois alors (en 1621) quelque désir de faire la même chose, mais peut-être que ce n'étoit qu'un mouvement de vanité. Toutefois je ne laissai pas de m'en ouvrir au bienheureux prélat. Il me dit qu'il étoit vrai que M^{me} de Chantal avoit fait cela par l'avis de son confesseur, c'est à dire avec sa permission, mais qu'alors elle n'étoit pas sous sa conduite et qu'il ne le lui auroit point permis. Ainsi il me le refusa absolument. »(1)

Qu'importe, le pli est donné. La Visitation s'en souviendra, dans ses heures d'exaltation. Ainsi lorsqu'elle est sur le point de répandre dans le monde la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, « Marguerite-Marie, nous dit son biographe, monte dans sa cellule, découvre sa poitrine, et *se souvenant de son illustre et sainte fondatrice* (2), grave avec un canif le nom de Jésus sur son cœur »(3). Les cicatrices n'étant pas assez profondes et pâlissant plus vite qu'elle n'aurait voulu, Marguerite-Marie se décida plus tard à employer le feu. Et Péronne-Rosalie des Farges : dès les premiers jours de son entrée au couvent (à seize ans) elle fut confiée à la Bienheureuse « qu'elle imita au plus près par la grandeur du courage et l'entreprise des vertus héroïques, ayant comme elle gravé sur son propre cœur le saint nom de Jésus »(4). S'il nous était possible, comme il le fut à l'historien de la

(1) *Mémoires manuscrits de la Mère de Ballon.* Cité par Mgr BOUGAUD (*Histoire de sainte Chantal*, T. I., pp. 319-320).

(2) C'est nous qui soulignons.

(3) Mgr BOUGAUD, *Marguerite-Marie*, p. 295.

(4) Circulaire du 23 mars 1725. Cité par Mgr BOUGAUD, *Marguerite-Marie*, p. 313.

Visitation, de fouiller dans les archives les plus lointaines, les plus inédites de cet ordre, que de faits semblables y découvririons-nous !

2^o Répétition de processus physiologiques.

Ici encore entendons-nous. Il ne s'agit pas, indistinctement, de tous les processus physiologiques, mais de certains d'entre eux où le psychique agit comme cause déterminante. Nous possédons un type achevé de ce genre dans les *stigmates*.

Il n'est pas nécessaire à la clarté de cette étude que l'on rappelle ici les circonstances dans lesquelles François d'Assise reçut, peu de temps avant sa mort, les marques glorieuses de la crucifixion. Elles sont dans toutes les mémoires. Notons seulement qu'avant cette date de 1224, nul n'avait eu le privilège d'aussi extraordinaires faveurs. La longue lignée de stigmatisés qui depuis cette époque s'est perpétuée jusqu'à nos jours, n'a fait que reproduire le thème de l'Alverne, sans le modifier profondément.

Ce thème, dont la diffusion fut largement assurée, nous l'avons vu, par les missions franciscaines, qui se prêtait d'ailleurs si parfaitement, en raison de son aspect matériel, à cette diffusion, était bien de nature à tenter la conscience mystique. On sait en effet que l'une de ses plus chères ambitions est « d'achever ce qui manque aux souffrances du Christ ». Tous les mystiques s'écrient, après la sainte d'Avila : « Seigneur, ou souffrir ou mourir ! » De là leur attrait pour la Passion du Sauveur. Les scènes qui se déroulent de Gethsémané au Calvaire sont par eux lues, méditées, évoquées même selon le procédé favori des *Exercices spirituels*, dans tout leur réalisme et toute leur crudité. Elles finissent par envahir le champ de la conscience. Sans intervenir (nous manquons pour cela des capacités nécessaires) dans le débat médical que le fait des stigmates a suscité, nous remarquerons qu'ils n'apparaissent que chez des sujets présentant, par suite de l'usage ininterrompu

des images de la Passion, une véritable intoxication mentale.

Les variantes apportées au motif franciscain furent naturellement innombrables. On peut dire que chaque mystique a les siennes. Elles sont, en regard d'une indéniable imitation, la part — bien étroite ! — laissée à l'originalité de chacun. (Ainsi la plaie de la poitrine est du côté gauche au lieu d'être du côté droit ; on relève seulement la marque de 3 clous au lieu de 4 ; les stigmates n'apparaissent que le vendredi et disparaissent dans le courant de la semaine ; etc). Cela ne change rien au fond de la question. Il est même juste de classer parmi les imitateurs de saint François ceux dont les stigmates restèrent toujours invisibles. Ils sont nombreux : Dominique de Jésus-Marie, sainte Catherine de Sienne, Ursule Aguir de Valence, sainte Lydwine de Schiedam, Madeleine de Pazzi, etc. Dans son ouvrage sur *La mystique divine et diabolique*, le Dr Thulié se moque d'eux doucement. Mais à moins de suspecter leur sincérité, ce que nous n'avons pas le droit de faire, un élément physiologique demeure dont il faut bien rendre compte : la douleur. Tous ceux que nous avons nommés déclarent en éprouver une très vive à l'emplacement habituel des stigmates. Qu'on explique cette douleur par une modification des nerfs sensitifs ou par un trouble des centres, peu importe. L'imitation s'arrête à mi-chemin, elle n'est pas complètement évoluée, si l'on veut, mais elle n'en existe pas moins.

3^e Répétition de processus mentaux comportant un corrélatif organique.

La démarcation entre cette catégorie et la suivante peut paraître assez vague. Il s'agit bien de grâces intérieures. Force nous est, pour ce qui concerne leur accompagnement physiologique, de nous en remettre au témoignage des mystiques eux-mêmes. Mais ce témoignage, nous venons de le voir, ne peut être absolument négligé. Que le trouble éprouvé soit réel ou illusoire, cela ne change rien à la ques-

tion. Etudions sommairement l'un des faits de cette catégorie.

L'historien du Sacré-Cœur de Jésus, Mgr Bougaud, est amené, au cours de son récit, à rappeler trois cas de « changement de cœur » qui se ressemblent étrangement. On pourrait en donner le schème suivant : Apparition du Sauveur ; il prend dans la poitrine de la visionnaire le cœur mauvais qui s'y trouve ; il le remplace par le sien ; il laisse de cette opération une trace matérielle (plaie, douleur, etc.)

Sainte Catherine de Sienne est l'initiatrice. Pour n'être pas aussi répandue que celle de saint François, sa légende a toujours tenu, au sein de cette Eglise qu'elle a ramenée à l'unité, une très large place. « Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien, afin que tu vives à jamais en moi. » Nul n'ignorait au fond des cloîtres cette parole dont s'accompagna pour elle la mystérieuse substitution.

Or à Melun, en 1636, la vénérable mère Clément étant en oraison « eut un privilège semblable à celui dont Dieu avait honoré sainte Catherine de Sienne ».

« Il me sembla, écrit-elle, que Dieu tira mon cœur hors de moi, et y plaça le sien, en sorte qu'il me paroissoit que je n'avois plus d'autre cœur que celui de Jésus. » (1)

Moins de quarante ans après, le 27 décembre 1673, Marguerite-Marie recevait, à la Visitation de Paray le Monial, la première révélation du Sacré-Cœur.

« Au moment de disparaître, Jésus, » raconta la Bienheureuse elle-même dans son Mémoire, « me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre ; ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me fit voir comme un petit atome qui se consumoit dans cette ardente fournaise. Puis, l'en retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà, ma bien aimée, un précieux gage de mon amour. Je renferme dans ton côté une petite étincelle des plus vives flammes de mon amour pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. » (2)

(1) Cité par Mgr BOURGAUD, *Marguerite-Marie*, p. 225.

(2) *Ibid.*, p. 239.

A la suite de quoi Marguerite-Marie conserva au côté non une cicatrice, comme Catherine de Sienne, mais une « plaie invisible ».

« Cette plaie, dit-elle, dont la douleur m'est très précieuse me cause de si vives ardeurs qu'elle me consume et me fait brûler toute vive. »

Il est à noter qu'ici Jésus ne donne pas son propre cœur. Il se borne à remettre en place, après l'avoir purifié, le cœur même de sa servante. Cette différence n'a rien qui doive nous surprendre, tout au contraire. En l'accusant, la Visitandine obéit à une remarquable logique intérieure. Sa vision n'est pas orientée en effet, comme chez les autres, par des préoccupations d'ordre moral, mais, à son insu, par un finalisme dogmatique. Elle rêve d'établir la souveraineté du Sacré-Cœur. Déclarer qu'elle porte en elle, comme en un tabernacle, ce cœur adorable est impossible. Son humilité s'y oppose, et d'ailleurs le succès de l'œuvre, un sourd instinct l'en informe, risquerait de s'en trouver compromis. Avec ce biais, au contraire, tout est sauf, et la grâce faite à Catherine de Sienne peut se renouveler en elle, sinon dans tous ses détails, du moins dans son ensemble.

La vénérable Ursule Benincasa et sainte Catherine de Ricci connurent aussi le changement de cœur.

4^e *Répétition de processus mentaux*, révélations, visions, paroles entendues, etc.—On ne peut s'empêcher d'être frappé, à mesure que l'on entre plus avant dans l'intimité des mystiques, du peu de variété que présentent chez eux ces phénomènes. Ce sont toujours les mêmes clichés, fidèlement reproduits.

Par exemple: tous les mystiques fondateurs d'ordre ont eu la vision de la famille spirituelle qu'ils laisseraient après eux. La même vision se retrouve chez d'autres qui n'ont pas fondé un ordre à proprement parler mais qui ont exercé sur les âmes une influence considérable.

Saint François d'Assise

«illuminé d'un esprit prophétique et prévoyant les grands prodiges que Dieu allait faire précisément par l'ordre qu'il allait créer, et apprenant de ce même esprit à connaître son insuffisance propre et considérant la petitesse de ses mérites,

» il invoquait le Seigneur, afin que Dieu lui-même, sans qui l'humaine fragilité ne peut rien, accomplit ce que ses propres forces n'auraient pu accomplir ; et c'est pour tous ces motifs qu'il disait : Mon Dieu et mon tout ! » (1)

Sainte Catherine de Sienne se dit elle-même « singulièrement affamée des âmes » (2), son procès de béatification l'appelle : « cette mère de milliers d'âmes, mère commune, mère très douce ».

Sainte Thérèse

« Un jour, au moment où je venais de communier, Notre Seigneur me commanda expressément de m'employer de toutes mes forces à l'établissement de ce monastère, me donnant la formelle assurance qu'il réussirait et que la ferveur avec laquelle il y serait servi lui procurerait beaucoup de gloire. Il voulait qu'il fût dédié sous le nom de saint Joseph ; ce saint veillerait à notre garde à l'une des portes et la très sainte Vierge à l'autre, tandis que lui, Jésus-Christ, serait au milieu de nous ; cette maison serait une étoile qui jette une grande splendeur ; quoique les ordres religieux fussent relâchés, je ne devais pas croire qu'il en tirât peu de gloire ni peu de service... etc. » (3)

Sainte Chantal

« Un jour, raconte M^{gr} Bougaud, que dans la chapelle de Bourbilly elle répandait son âme en présence d'une image de la sainte Vierge, et qu'elle demandait à Dieu de lui faire connaître sa volonté, tout à coup, au moment où elle priait avec la plus grande attention, elle se vit entourée d'une multitude innombrable de vierges et de veuves et elle entendit une voix du ciel qui lui dit : « Voilà la génération qui te sera donnée et à mon serviteur fidèle ; génération chaste et choisie, et je veux qu'elle soit sainte. » M^{me} de Chantal ne comprit rien à cette vision, mais il lui en resta un doux souvenir qui pendant quelques temps diminua l'amertume de ses peines. » (4)

(1) *Fioretti*, II 14, 15.

(2) *Lettres*, 228.

(3) THÉRÈSE, *Vie*, XXXII.

(4) M^{gr} BOUGAUD, *Histoire de sainte Chantal*, T. I. p. 166.

Cette pensée d'une maternité spirituelle se retrouve, exacerbée encore par l'insuccès, chez *Mme Guyon*.

« Elle me vint voir encore d'une manière assez surprenante, raconte un religieux, le Père Paulin d'Amade, et, sans beaucoup de discours, elle me dit d'un air et d'un ton fort passionnés, les lèvres toutes tremblantes et comme livides, le visage enflammé et le corps tout ému, qu'elle cherchait et qu'elle voulait des cœurs : ce qu'elle répéta plusieurs fois sans dire autre chose. » (1)

On sait qu'elle se considérait elle-même comme la femme enceinte de l'Apocalypse, qui serait mère d'un million d'enfants spirituels. Elle avait organisé l'armée du Saint-Esprit dont elle conservait en poche un véritable plan de mobilisation. Fénelon y est indiqué comme l'éventuel généralissime. Elle ne cesse de lui prodiguer, en attendant, ses plus flatteuses prophéties.

« Les desseins de Dieu sur vous sont grands. Vous êtes la lampe ardente et luisante qui éclairera l'Eglise. Dieu vous veut faire le père d'un grand peuple (2). » Elle l'avait déjà prévenu le 15 juin de la même année que : « Dieu le destinait pour lui conduire un peuple tout singulier. Même note le 23 septembre : Dieu vous a donné un cœur droit, propre à conduire un grand peuple... etc. » (3)

On le voit, toutes ces révélations se ressemblent. Si elles ne sont pas absolument concordantes, il faut en accuser les circonstances, non les âmes. Sans parler de François d'Assise, chez lequel la vision est simplement supposée par son biographe, il est évident que les deux fondatrices ne se trouvent pas, lorsqu'elles sont ainsi miraculeusement prévenues, aussi avancées l'une que l'autre. Thérèse est en face d'une question précise : Dois-je ou ne dois-je pas fonder une communauté nouvelle ? La révélation est pour elle une réponse. Ce n'est pour sainte Chantal, qu'une promesse vague en une heure de tristesse, une « consolation » dont elle se souviendra une fois l'événement réalisé. Quant à

(1) Cité par J. LEMAÎTRE, Revue hebdomadaire, 26 février 1910.

(2) Lettre du 20 sept. 1689.

(3) *Correspondance de Fénelon et Mme Guyon*, publiée par Maurice MASSON, p. 274, 170, 279.

M^{me} Guyon elle est persécutée, c'est tout dire. Fatalement, en pareil cas, toutes les révélations reçues sont frappées au coin de la littérature apocalyptique. Faisons la part de ces différences. Nos mystiques n'en reproduisent pas moins ici, une fois de plus, un type commun. Nous ne croyons pas cependant qu'on puisse trouver chez l'un d'entre eux la révélation originale, celle dont toutes les autres ne seraient que des copies. L'imitation remonte plus haut. Elle semble provoquée, chez toutes ces âmes nourries — bien plus que nous ne le pensons — de récits bibliques, par le souvenir des promesses faites à Abraham (revoir Genèse xv, 4-6, xvii, 2-8, xxii, 17, Rom. iv, 17-18, Hébreux xi, 12).

* * *

Deux remarques s'imposent.

1^o Le lecteur se sera peut-être étonné que nous ayons trouvé des traces d'imitation en des processus d'où la volonté du sujet paraît à première vue absente, qui lui sont de son propre aveu imposés du dehors, qu'il n'a nullement provoqués et auxquels il lui est matériellement impossible de se soustraire, lorsqu'ils viennent à se produire. Sur quoi nous serons sans doute accusé d'enlever à ces processus tout caractère objectif ou plutôt (car ce caractère ne peut leur être sérieusement contesté) de méconnaître, dans leur apparition, le rôle de l'action divine. La vie intérieure des mystiques n'est-elle dans son ensemble qu'une longue série d'autosuggestions ? Dans ce cas les ressemblances s'expliquent, toutes les ressemblances. Mais cette vie n'est-elle pas aussi conduite, éclairée par ce Pouvoir, de sa nature imprévisible (ses voies ne sont pas nos voies), qui s'appelle Dieu ? Alors les identités dont on peut relever la trace indiscutable, ne sont que de simples coïncidences.

Nous répondons : Psychologue, nous avons limité notre regard, comme cela se doit en bonne psychologie, à ce qui se passe dans la conscience de certains sujets. Rien ne

nous obligeait à faire davantage et notre qualité de chrétien ne saurait y changer quoi que ce soit. Nous pourrions, il est vrai, ne pas nous prévaloir de ce droit strict qui est le nôtre. Volontiers nous tenterions ici de concilier ces appartenues contradictoires, si l'exposé de notre théorie ne devait alourdir inutilement la recherche que nous poursuivons.

2^e C'est avec intention que nous avons laissé de côté, en relevant des exemples d'imitation, l'*extase* proprement dite. Non pas à cause de sa rareté — elle est en effet beaucoup, infiniment moins fréquente qu'on ne se l'imagine — mais parce qu'elle subsiste, en fin d'analyse, comme le seul élément primitif, irréductible, caractéristique du mysticisme tout entier. L'*extase*, qu'il faut bien se garder de confondre, comme on l'a fait trop souvent, avec cette hypertrophie de l'attention constatée chez certains philosophes (Archimède, Pascal) ou encore avec l'*extase hystérique* (Grande attaque : 3^e période, dite des attitudes passionnelles), l'*extase mystique* est inimitable. Toutes les répétitions possibles la précèdent et la suivent. On se prépare à l'*extase* *comme* les autres s'y sont eux-mêmes préparés, on l'interprète *comme* ils l'ont interprétée dans leurs ouvrages ou dans leur vie. Mais le fait même, le fait nu échappe à tout plagiat. Cette théorie de la grâce, d'après laquelle tous les dons sont entre les mains de Dieu qui les distribue à son gré, trouve ici, psychologiquement, sa confirmation. Thérèse écrivait à ses filles : « Disposez-vous de votre côté à la contemplation pour le cas où il plairait à Dieu de vous mener par ce chemin ; si telle n'est pas sa volonté, que l'humilité vienne... » (1)

* * *

Si nous cherchons maintenant à découvrir, dans l'âme des mystiques, le pourquoi de cette imitation, nous nous trouvons en présence de deux ordres de causes. Les unes

(1) *Chemin de la Perfection*, xix.

tiennent à la constitution mentale des sujets que nous étudions, les autres, tout aussi opérantes, sont mises chez eux en action par le milieu où ils se trouvent et par le but qu'ils poursuivent.

1^o L'intelligence des mystiques est habituellement médiocre. Certains auteurs l'ont même qualifiée d'« enfantine », en quoi ils sont allés trop loin et de Montmorand peut s'élever à juste titre contre une telle affirmation (1). Lorsqu'on se borne, pour la formuler, à des observations cliniques sur les malades de la Salpétrière, on commet une erreur aussi grossière que si l'on proclamait, après avoir lu sainte Thérèse, que tous les écrivains mystiques sont des écrivains de génie. En réalité, il y a chez les mystiques, comme partout, de pauvres êtres disgraciés et de puissants cerveaux. Mais ces réserves une fois faites, il est certain qu'en général et à considérer la moyenne des mystiques, l'intelligence que nous trouvons chez eux n'est pas d'un niveau extrêmement élevé. Cela n'a, d'ailleurs, rien de bien surprenant. Pourquoi cultiveraient-ils leur esprit, puisqu'ils peuvent s'abreuver sans effort, au delà de toute science humaine, à même la source des plus hauts mystères ? Connaitre, au sens où nous entendons ce mot, est le dernier de leurs soucis. Thérèse insiste il est vrai, à plusieurs reprises, sur la nécessité, pour les confesseurs, d'être aussi des savants, mais le mot ne doit pas nous faire illusion : il s'agit seulement d'être versé dans la pratique des voies intérieures et puis, si la chose est possible, de posséder encore par surcroît l'énorme mais inutile bagage de la théologie scolastique que tolérait seul à l'Espagne du XVI^e siècle, la vigilance de l'Inquisition. L'esprit critique est une arme qui doit être souvent fourbie. Or, non seulement les mystiques n'en ont cure, mais ils la laissent même, de propos délibéré, se rouiller dans le fourreau.

(1) Revue philosophique, 1904, II.

Dire que leur intelligence manque souvent d'originalité, cela peut sembler préjuger de la question. Et cependant il est de fait que cette main-mise de l'esprit sur les choses qui s'en empare, les pétrit à son gré et pour finir ne les lâche pas sans les avoir marquées de sa puissante empreinte, ne se rencontre jamais chez eux. Pour si avides qu'ils soient, dans la pratique, de conquêtes spirituelles, ils nous révèlent, quand vient pour eux le moment de réaliser ces gains, de les convertir en valeurs intellectuelles, un manque total de personnalité.

Enfin ce sont des descriptifs, non des inventifs. Et cela aussi est dans l'ordre. Par tout l'apport proprement humain dont elle alourdit leurs expériences, l'imagination leur paraîtra toujours suspecte. Ils s'efforceront toute leur vie de la tuer en eux. Comme bien on pense, celle-ci ne se laissera pas faire aisément et en plus d'une occasion se ménagera de terribles revanches. Mais de tels sursauts resteront sans lendemain. Ils ne pourront jamais compenser l'amoindrissement qu'imposent à la faculté créatrice des années d'une patiente discipline. Et de fait, on ne peut s'empêcher de constater, à mesure que l'on apprend à les connaître davantage, qu'ils ne font guère autre chose, dans leurs œuvres, que de se raconter. On a toutes les peines du monde à retrouver en eux ce qu'il est convenu d'appeler les grandes intuitions mystiques, et l'on s'aperçoit quand on les y retrouve, qu'elles sont vidées de leur contenu au point de faire douter de leur réalité. Volontiers les mystiques redisent avec Dante, et c'est la grande cause qu'ils nous donnent de la relative pauvreté de leurs révélations : « Dans le ciel j'allai, et je vis des choses que redire ne sait ni ne peut celui qui de là-haut descend » (1).

Réunissons ces traits épars. Tous concourent à faire du mystique un imitateur, ou du moins, si leur côté positif n'apparaît pas suffisamment, tous laissent la porte large ouverte aux influences extérieures. Mais ce n'est pas assez

(1) *Paradiso*, I, 2.

dire. Une puissante originalité, un sens critique averti, une imagination active conduiraient forcément le mystique hors des chemins battus. Leurs contraires ne peuvent que l'y ramener et l'y maintenir.

Un autre côté de son caractère y contribue d'ailleurs puissamment. C'est l'extrême facilité avec laquelle il accueille toutes les suggestions, d'où qu'elles viennent. A cet égard, je n'ai rien trouvé, dans toute la littérature mystique, d'aussi frappant que le cas de Marguerite-Marie. Son biographe vient de nous la dépeindre dans le couvent de Paray le Monial, vivant (notons bien ceci) *sans le moindre contact avec le monde*, tellement elle demeurait perdue en son Bien-Aimé. Et il ajoute : « Une fois cependant, je ne sais quelle lumière divine sur les désordres du roi et de la cour arriva jusqu'à elle. La supérieure lui ayant dit : « Allez tenir » la place du roi devant le Saint Sacrement », elle y alla ; et elle, la pureté angélique, tout le temps qu'elle y demeura, elle fut assaillie par des pensées, des imaginations qui lui faisaient horreur. Cela se renouvela chaque fois qu'on lui donna la même mission. Il fallut que sa supérieure, avertie, la retirât de ce ministère, où elle avait connu des tourments étranges, dont elle n'avait jamais eu l'idée ». (1)

Voilà un cas remarquablement net *d'objectivation d'un type*, bien digne d'attirer l'attention d'un Ch. Richet ou d'un Flournoy. Mais je le répète il s'agit là d'un fait exceptionnel. Sur une base aussi étroite je ne songe pas un instant à construire une théorie. Les mystiques ne sont pas des médiums. Ils peuvent le devenir, et sur ce point l'exemple que nous venons de citer reprend toute sa force, — leur tempérament si impressionnable les y dispose peut-être plus particulièrement — mais aucune nécessité intérieure ne les y oblige.

Revenant sur le terrain de la psychologie normale, je remarquerai seulement que personne ne peut se vanter d'échapper entièrement au pouvoir de la suggestion. Parmi les individus les plus sains, les mieux équilibrés, il en est

(1) Mgr BOUGAUD, *Marguerite-Marie*, p. 368.

peu qui résistent à la contagion d'un fou-rire ou d'une série de bâillements. Or les mystiques sont *toujours* des névropathes (ce qui, soit dit en passant, comme W. James l'a fort bien remarqué (1), n'implique forcément à leur endroit aucun jugement défavorable). Ils se recrutent surtout parmi les femmes et enfin leur nervosité s'accroît encore grâce au manque de nourriture et de sommeil : toutes conditions excellentes pour donner prise à la suggestion. Nous avons vu plus haut de quelle manière, par quels agents et dans quel sens déterminé cette suggestion opère chez eux.

2^o Mais des tendances viennent encore se greffer sur leur constitution psychologique et les entraînent, elles aussi, à imiter leurs prédecesseurs. Examinons-les brièvement.

Peur de sortir des voies orthodoxes. En restant fermement attaché à l'Eglise, le mystique — consciemment ou non — obéit à son intérêt le plus strict. Jouissant de secrètes faveurs et d'effusions mystérieuses, ayant accès à la seule échappatoire accordée par le catholicisme aux individualités, il éprouve le besoin de racheter ce côté si facilement suspect de sa vie par une soumission de tous les instants. Sentiment à ce point général que nous le retrouvons jusque chez la plus novatrice des mystiques — Thérèse — et jusque chez une hétérodoxe : M^{me} Guyon.

Thérèse est encore en 1555 (elle a 40 ans) sous l'impression d'un événement qui bouleversa le monde religieux de son époque. Une Clarisse de Cordoue, Madeleine de la Croix, tenue généralement pour sainte, vient d'avouer que depuis des années elle est conduite par le démon et que toute sa vie n'a été qu'une longue imposture. Cela suffit pour que Thérèse s'effraie de ses propres visions et les suspecte. D'ailleurs ses meilleurs amis et ses compagnes du couvent ne lui dissimulent pas leur méfiance.

« Mes alarmes, dit-elle, ne cessant de croître, je résolus de consulter des hommes versés dans la spiritualité... »

(1) W. JAMES, *Les variétés de l'expérience religieuse*, pp. 21 et sq.

Il nous faudrait citer ici des pages entières. Nous préférions nous en tenir à cette phrase de l'un de ses biographes (1) qui résume parfaitement toute cette période de sa vie : « Défiante de ses lumières, défiante de son expérience, défiante de sa vertu, elle se fait toute petite à l'heure où Dieu l'élève, elle veut être conduite comme un enfant par ceux qu'elle nomme ses maîtres spirituels. » Et de fait, elle leur obéit. Elle va, tant ses scrupules sont puissants à cet égard, jusqu'à repousser pour leur obéir une apparition du Sauveur (2). Aussi peut-elle écrire, en toute sincérité :

« L'âme (mystique) met un soin continual à se conformer en tout à ce qu'enseigne l'Eglise ; dans ce but elle interroge ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est si immuablement attachée à ces vérités saintes que toutes les révélations imaginables, vit-elle les cieux ouverts, ne seraient pas capables d'ébranler sa croyance sur un seul point de l'enseignement de l'Eglise . » (3)

Est-ce avec la même sincérité que M^{me} Guyon peut écrire à Fénelon :

« Il me semble que j'aime l'Eglise à un point que je donnerais mille vies pour elle. Pour ce qui regarde les sentiments, il n'y en a aucun, quels qu'ils soient, que je ne soumette avec la plus grande docilité, non seulement à l'Eglise, mais à vous Monsieur... » (4)

N'est-ce pas plutôt en vertu de cette indifférence, bien quiétiste, qui lui fait écrire peu de temps après au sévère examinateur de ses ouvrages, Bossuet :

« Ne soyez pas en peine de moi, je suis dans vos mains comme un petit enfant. Je puis vous assurer que ma doctrine n'est pas ma doctrine, elle passe par moi sans être à moi et sans y rien laisser. J'aime autant croire d'une façon que d'une autre... » (5)

Quoiqu'il en soit, ce désir de rester en règle avec l'autorité ecclésiastique n'en est pas moins significatif.

C'est ce désir qui guidera le mystique dans son ascension vers les cimes. Sans qu'il s'en doute, son chemin lui sera

(1) *Vie de sainte Thérèse*, par une Carmélite de Caen, I, 139.

(2) THÉRÈSE, *Vie*, ch. xxix.

(3) THÉRÈSE, *Vie*, ch. xxv.

(4) Lettre à Fénelon (sans date). Edition M. Masson, p. 87.

(5) Cité par J. LEMAÎTRE, Revue hebdomadaire, 2 mars 1910.

préparé d'avance. Il s'étonnera peut-être de ce que toutes ses révélations, toutes ses visions restent orthodoxes et ne s'apercevra pas qu'il est lui-même l'auteur de la pieuse pétition de principes grâce à laquelle est possible une aussi parfaite identité.

Parallèlement à la tendance que nous venons de signaler, mais se déployant sur des plans plus rapprochés de l'obscuré subconscience, deux autres sentiments agissent encore. Thérèse une fois de plus va nous aider à en tracer les contours. N'est-elle pas la norme de tout mysticisme sain? Existe-t-il en fait un mysticisme qui l'ignore?

L'ascète prodigieux que fut saint Pierre d'Alcantara lui avait dit un jour: « En matière de perfection, ne prenez avis que de ceux qui la suivent. » Elle s'en est toujours souvenue. Pour qu'elle acceptât de s'ouvrir à des indifférents sur les faveurs dont elle était l'objet, il lui fallait un ordre strict et encore de telles ouvertures que ses directeurs multipliaient, tant ils étaient peu rassurés sur leur étrange pénitente, lui coûtaient-elles des peines infinies (1). On sait d'autre part qu'elle met au premier rang des qualités que doit avoir un bon directeur « la connaissance des choses spirituelles ». Sans doute, et Thérèse fait preuve ici d'une largeur de vue remarquable, l'intelligence et un savoir général peuvent suppléer à cette qualité si elle vient à faire défaut, mais seulement dans une certaine mesure. S'ils sont « étrangers à la science spirituelle » les directeurs ferment la route à tout progrès (2). Eclairées les unes par les autres, ces indications ne nous permettent-elles pas de noter chez Thérèse, mais aussi par contre-coup chez les mystiques de tous les temps, un *esprit de corps* assez développé? Peu nous importe qu'ils aient hérité cette tendance du mysticisme alexandrin ou qu'elle leur soit imposée du dehors comme une mesure de défense. Il est évident qu'un tel éso-

(1) THÉRÈSE, *Vie*, xxxiv.

(2) Ibid., xiii.

térisme ne peut rien avoir d'absolu. Une porte reste ouverte inévitablement du côté de l'autorité ecclésiastique. Seules les sectes mystiques hétérodoxes (bégards, quiétistes, etc.) formeront dans l'Eglise une véritable franc-maçonnerie et c'est pourquoi l'Eglise les éliminera. Pareil danger ne menace pas nos mystiques et nous en avons vu assez la raison. Mais il n'en est pas moins vrai — d'une vérité relative si l'on veut — que leurs effusions aiment à s'envelopper de mystère. N'est-ce pas d'ailleurs là où elles peuvent le mieux se dissimuler, dans l'ombre des cloîtres, qu'elles se prolongent le plus intensément ? Mais ici ou là ceux qui les éprouvent, tout en restant fermement attachés à l'Eglise, auront très naturellement tendance à se grouper. C'est sous le manteau, pour les dérober aux regards indiscrets et profanes, qu'ils se communiquent leurs propres expériences. Ils placeront toujours à un niveau différent, sur leur échelle des valeurs, les « parfaits », comme dit saint Pierre d'Alcantara, et les autres. Ils regarderont s'agiter ceux-ci avec une nuance de pitié (1), ils se maintiendront, vis-à-vis de ceux-là, dans un parti-pris d'admiration qui agira sur eux-mêmes, quand le moment de les imiter sera venu, comme un puissant ressort.

Une dernière tendance, moins inavouée peut-être que la précédente, provient de *l'émulation*. Les mystiques parlent souvent de l'humilité chrétienne comme d'un indispensable contrepoids aux grâces dont ils sont comblés. Mais l'humilité chrétienne ne va pas jusqu'à leur interdire l'accès des plus hauts sommets. « Vous n'êtes ici (au Carmel), dit Thérèse à ses filles dans le *Chemin de la Perfection*, que pour devenir parfaites ». Je laisse une dernière fois parler la réformatrice :

« N'est-il pas déplorable de voir ce qui se passe si souvent ? Dès qu'on nous déprécie tant soit peu, nous ne le supportons pas, nous trouvons cela intolérable et nous nous hâtons de dire : Oh ! nous ne

(1) Fénelon, qu'on ne peut à proprement parler ranger parmi les grands mystiques mais qui doit à ses relations avec M^{me} Guyon d'avoir eu accès au sanctuaire, parle quelque part « du commun des chrétiens grossiers qui n'ont pas encore secoué le joug de la crainte de Dieu ». *Fénelon et M^{me} Guyon, Correspondance*, éditée par M. Masson, lettre cxii.

sommes pas des saintes ! Non, mes sœurs, n'excusez pas vos imperfections en disant que vous n'êtes ni des saintes, ni des anges ; vous ne l'êtes pas sans doute, mais pensez plutôt qu'avec des efforts et avec l'aide de Dieu vous pouvez le devenir. N'appréhendez pas que Dieu cesse de vous soutenir ; craignez plutôt votre négligence. Puisque nous n'avons pas eu d'autre dessein, en venant ici, que de nous sanctifier, mettons la main à l'œuvre, croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans le service de Dieu, que nous ne devions nous promettre de l'accomplir avec son secours. Je voudrais voir parmi vous cette présomption, toute au profit de l'humilité, cette sainte et audacieuse confiance, que Dieu aide les braves... »(1)

La sainteté : voilà donc le but poursuivi. But légitime, si l'on ne pense pas l'avoir jamais atteint. Mais cet aveu ne nous montre-t-il pas que l'imitation est pour tout mystique une nécessité ? Le meilleur moyen d'arriver au but, n'est-il pas en effet de s'attacher à reproduire dans sa vie la vie des grands serviteurs de Dieu ? On imagine sans peine, d'ailleurs, quelles seront, pour une âme vouée à la contemplation, les saintes âmes préférées. Une intimité se créera dont nous avons vu plus haut les fruits.

* * *

La psychologie moderne a créé le type du mystique. Ce type, forcément abstrait et bien artificiel, elle en a depuis longtemps épuisé tout le contenu. On a pu pressentir, en lisant notre étude, quel vaste et nouveau champ s'ouvrirait devant elle le jour où, consentant à descendre dans la riche multiplicité de la vie, elle étudierait *non plus le mystique, mais les mystiques*.

Une telle conclusion, nous le sentons nous-même, peut paraître trop ambitieuse et sans proportion avec ce qui précède. Aussi, revenant à l'humble sillon que nous avons tracé, le terminerons-nous en appliquant aux Amants divins cette maxime tant soit peu désabusée de La Rochefoucauld : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour. »

CH. DOMBRE.

(1) THÉRÈSE, *Chemin de la Perfection*, xviii.